

Introduction

Davantage que d'autres dans un passé récent, l'époque actuelle met à l'épreuve des notions qui, jusqu'à présent, semblaient aller de soi et oblige les questionner. Le temps et l'espace, tels qu'ils sont perçus habituellement, ne sont-ils pas, en effet, chahutés par les usages et les pratiques multiples, à partir de la décennie 1990, de nouveaux objets techniques identifiés, entre autres termes, comme des machines à communiquer? Le temps réel comme le cyberspace associés à ces objets n'expriment-ils pas des remaniements et des bouleversements temporels et spatiaux? Le premier étant le temps de l'ordinateur et le second, « l'espace » de transmission de l'information sous une forme numérique. L'architecture et la ville actuelles sont alors des terrains qui, à être regardés au plus près et interrogés, figureraient un espace et un temps qui s'écartent des définitions admises, sans effacer néanmoins l'espace et le temps, tels qu'ils se montraient avant le déploiement des objets communicants.

D'un côté l'architecture et la ville et, de l'autre, internet ou le cyberspace nous confrontent assurément à différents types d'espace et de temps. Le sens commun pourtant ne retient pas ces différences, lorsque des notions comme le site ou le cyberspace sont associées à internet. Si de telles notions permettent sans doute de le « naturaliser », elles se rapportent néanmoins explicitement à la spatialité. Mais internet renvoie-t-il à un espace physique lorsqu'il se définit principalement comme un « espace » des transmissions de l'information sous une forme numérique? Ne s'agit-il pas plutôt d'un « espace » entièrement mêlé par des échanges, en somme d'un « espace » de mise en relation de données qui relève du virtuel et ne se caractérise par aucun des traits de l'espace physique? *Quid*, par exemple, de la pesanteur dans ce type « d'espace » ou encore de la direction (haut/bas, droite/gauche)? Quant à la ville, ou l'urbain, n'agrège-t-elle pas, et de plus en plus, deux natures différentes d'espace : l'une matérielle – l'espace physique et concret –, l'autre immatérielle – l'espace dit cybernétique *via* la généralisation des pratiques des techniques d'information et de communication (ou TIC)? Et ne confronte-t-elle pas également tout habitant à deux types de temps, un temps fléché qui mesure la durée et un temps dit réel qui, lui, l'exclut? L'intrusion du virtuel dans un grand nombre de pratiques sociales, qui s'inscrivent dans la ville et l'urbain, n'oblige-t-elle pas à questionner sa nature ou sa réalité propre, son rapport à la réalité physique ou sensible, son rapport au temps sensible, enfin son incidence sur la perception de l'environnement traditionnellement adossée au temps et à l'espace?

L'architecture face à la simulation

Ces interrogations relatives au virtuel et à ses rapports à la spatialité en prolongent d'autres, plus anciennes, à propos de la richesse formelle de l'architecture, au cours de la décennie 1980¹. Sa création-production d'une diversité surprenante, par rapport à l'uniformité de la période dite des Trente Glorieuses, laissait supposer que la théorie moderne de l'architecture n'était plus opératoire. Des projets et des réalisations de J. Nouvel, Ch. de Portzamparc, A. Sarfati, etc., ne faisaient-ils pas contre-point à l'uniformité de la production architecturale de la période précédente? L'architecture, construite ou à l'état de projet, invitait dès lors à questionner sinon les doctrines, du moins à tenter de circonscrire la logique ou le mode de penser qui la soutenaient ou encore le socle sur lequel elle s'adossait. Mais outre les transformations formelles, d'autres indices manifestaient des changements se rapportant, cette fois, à la structure de production de l'architecture. Entre autres indices, l'intense médiatisation dont commence à faire objet l'architecture. Aussi, l'idée que les transformations formelles et structurelles obéissent à une même logique s'est-elle affirmée. En somme, avant que les architectes n'explorent le virtuel, c'est-à-dire la programmation ou la modélisation, leurs pratiques ainsi que les conditions de leur production se voient soumises à une logique inédite. Une logique dont on pouvait faire l'hypothèse qu'elle prenait sa source dans le régime de la communication qui s'impose progressivement à tous les secteurs d'activités, au terme de la décennie 1970.

Au cours de la décennie suivante, les pratiques des architectes, celles des critiques et des commanditaires publics suscitent de multiples questionnements. Comment comprendre, en effet, que le projet d'architecture ne se différencie plus d'une architecture construite, autrement dit que plus rien ne distingue une représentation de l'architecture d'une architecture achevée? Comment accorder le statut d'architecture au texte d'architecture et en vertu de quels principes? Comment concevoir encore que les mots, les processus langagiers informent le projet, c'est-à-dire littéralement lui donnent forme et se substituent à une doctrine? Ainsi J. Nouvel note-t-il que « le travail préalable en paroles permet [...] de tout imaginer, de tout oser. [...] Tout devient alors possible² ». Comment entendre que l'expertise de l'architecte se mesure moins à son expérience qu'à sa maîtrise du verbe, à sa capacité à multiplier d'audacieuses propositions et à les faire connaître? Soit, en d'autres termes, que la visibilité d'un projet soit garante de l'expertise de son concepteur? Comment expliquer *in fine* que le

1. RODIONOFF A., *Architecture : de la production à la communication*. Paris I – Panthéon – Sorbonne : thèse de doctorat de Science Politique, 2000, 531 p. ; « Architecture : de la production à la communication », *MEI*, n° 14, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 160-167 ; « Vers une esthétique architecturale nouvelle? », *Ligeia, Art et multimédia*, n° 45-46-47-48, Paris, CNRS, 2003, p. 208-215 ; « Quand désigner revient à produire », DA LAGE Émilie, VANDIEDONCK David et al. (dir.), *Le sens de l'usine, Arts, publics, médiations*, Paris, éd. Creaphis, 2008, p. 89-94.

2. Ainsi s'exprime un jeune collaborateur de J. Nouvel, D. Lyon qui sera plus tard le maître d'œuvre des locaux du journal *Le Monde*, situés dans le cinquième arrondissement de Paris, GOULET P., *Jean Nouvel*, Paris, Electa Moniteur, 1989, p. 86.

visible devienne un des moteurs de l'activité des critiques, de la maîtrise d'ouvrage, de la maîtrise d'œuvre ? Une visibilité qui n'est atteinte qu'à travers la multiplication ou la surexposition de doubles, de réalités secondes, de représentations d'architecture en projet. Tout se passe comme si les mots et les doubles (les représentations graphiques de tout édifice à venir) suffisaient à donner corps à une réalité. Autant admettre alors que le langage est désormais performatif³ et reconnaître que la réalité première ou sensible s'efface à faveur d'une réalité de second ordre, ou pour le dire autrement, que la distinction entre les deux ordres de réalité n'a plus guère de pertinence.

Ces manières de faire inédites ne traduisent-elles pas un nouveau mode de penser, partagées par tous les acteurs qui contribuent à la production de l'architecture, aussi bien les critiques, les maîtres d'ouvrage publics que les architectes ? Un nouveau mode de penser qui s'exprime dans les pratiques renouvelées de chacun de ces acteurs et qui demande à être dévoilé pour les comprendre.

*Une théorie critique de la communication mobilisée
par l'évolution des pratiques en architecture*

Dans le contexte des années 1980 – où la communication avec sa cohorte de techniques et de discours idéologiques deviennent omniprésents et suscitent des discours critiques –, se dessine l'hypothèse que ce mode de penser structurant le secteur de l'architecture résonne avec la communication. Dévoiler la logique à l'œuvre, pour comprendre les transformations telles qu'elles apparaissent au seuil des années 1980, appelle alors à mobiliser une grille d'analyse pour les saisir ; une grille que L. Sfez proposait dans sa théorie critique de la communication⁴. Schématiquement, à l'issue de sa déconstruction de la communication, il repère quatre notions continuellement à l'œuvre, quels que soient le domaine et les secteurs d'activités, chacune d'elles étant adossée à une technique de communication. Des notions, parmi lesquelles le réseau et la simulation, qui agissent à notre insu pour informer, c'est-à-dire donner forme à nos pratiques, à nos façons de penser et d'appréhender ou de voir le monde. De telles notions deviennent ainsi des paradigmes pour le raisonnement et sont définies, à ce titre, comme des technologies de l'esprit⁵.

Si le réseau est à l'origine un concept ou un mode de raisonnement pour penser la complexité, son usage excessif le condamne pour ainsi dire et le transforme en une technologie de l'esprit, selon L. Sfez, c'est-à-dire en un passe-partout idéologique ou encore, selon P. Musso⁶, en un nouveau paradigme pour le raisonnement. Un réseau, technologie de l'esprit, d'autant plus prégnant qu'il

3. Une thèse notamment défendue par le philosophe J.-L. Austin, AUSTIN J.-L., *Quand dire, c'est faire*, Paris, Le Seuil, coll. « Points-Essais », 2001.

4. SFEZ L., *Critique de la communication*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1988, deuxième édition 1992.

5. *Ibid.*, p. 377-393.

6. MUSSO P., *Télécommunications et Philosophie des réseaux. La postérité paradoxale de Saint-Simon*, Paris, PUF, coll. « La politique éclatée », 1997.

se rapporte également aux réseaux techniques de transmission de l'information de plus en plus incontournables, voire envahissants. À côté du réseau, la simulation devient, elle aussi, un paradigme pour le raisonnement lorsque la réalité et la fabrication de « valant pour » sont indissociables, c'est-à-dire encore que la construction du monde passe nécessairement et préalablement par la fabrication de son double⁷. Et elle devient d'autant plus prégnante dans les raisonnements avec la multiplication des applications que permettent les machines virtuelles.

Les pratiques inédites des acteurs impliqués dans la production de l'architecture, au regard des questions qu'elles suscitent, ne font-elles pas écho justement à la simulation, comme nouveau mode de penser? En particulier, lorsque la réalité d'une construction, d'une expertise, d'une reconnaissance passe par ou est issue d'une réalité seconde ou de doubles. Des nouvelles façons de faire qui chahutent, en conséquence, la structure de production de l'architecture en redéfinissant les rôles de chaque type d'acteurs. Et si elles conduisent à inventer d'autres formes de spatialité, elles ne questionnent pas encore radicalement cette dernière. Ce sont les pratiques du virtuel par les architectes qui y viendront, le virtuel, en tant que matrice logico-mathématique, connaissant peu d'usages et n'entrant dans leurs pratiques qu'à la fin de la décennie 1990.

L'architecture, la ville et l'urbain saisis par le virtuel

Si les architectes utilisent relativement peu les techniques d'information et de communication (TIC) comme les logiciels dits de 3D, par exemple, ils les explorent progressivement, notamment, au cours de la phase de conception. Parallèlement, les pratiques du virtuel se généralisent pour s'étendre aux pratiques culturelles et sociales, dont certaines marquent le territoire, et l'accès progressif à internet y contribue assurément, à partir des années 1995. Leur utilisation du virtuel *via* la modélisation, ou des programmes informatiques, les conduit curieusement à questionner la manière dont ils conçoivent le projet mais également l'espace, matière première au cœur de leurs pratiques et de leur savoir-faire. Ainsi et à titre d'exemples, l'architecte Marcos Novak définit-il l'espace physique comme un sous-produit d'un « espace nouveau » et composite [c'est-à-dire l'espace des transmissions de l'information, tel internet] dans lequel s'entremêlent le local, le lointain, le télé-présent, l'interactif, le virtuel⁸; quant à l'architecte Greg Lynn, il affirme lui que la pesanteur n'existe plus, qu'elle est un concept plutôt qu'un fait, et que s'y substitue désormais le concept de gravité post-newtonien, l'espace se situant désormais au-dessous du sol⁹. L'espace physique, tel que le définissent les architectes qui explorent le virtuel, est alors un espace en mouvement, un espace fluide ou liquide, en somme un espace dynamique. Tout se passe alors comme si, l'espace physique caractérisé auparavant par son statisme

7. SFEZ L., *Critique de la communication*, op. cit., p. 20.

8. NOVAK M., « Virtualités réelles », *Archi Lab*, catalogue de l'exposition, Orléans, Frac-Centre, 2000, p. 130-138.

9. LYNN G., *Trans Architecture*, symposium juin 1997, Paris, Vidéothèque de Paris.

et par sa matérialité se voyait chahuté par les pratiques et les usages du virtuel. Mais comment interpréter cette redéfinition? Celle-ci ne reprendrait-elle pas des traits qui caractérisent le virtuel? Et notamment l'instabilité propre à ce système d'échanges réglés numériquement? Qu'une technique, le virtuel, questionne puis redéfinisse des savoirs et des savoir-faire apparaît sinon étrange, du moins à prendre au sérieux et en conséquence à comprendre. Le virtuel ne fait-il pas alors office d'analyseur en imposant des questionnements allant jusqu'à des remises en cause définitionnelles de l'espace et des lieux?

Mais si les pratiques du virtuel par les architectes restent très marginales, voire quasi confidentielles, la ville actuelle – à constater les échanges matériels comme immatériels qui la traversent et qui concourent à sa complexité –, manifesterait, elle et plus frontalement, l'émergence d'un espace et d'un temps inédits qui côtoieraient l'espace physique et le temps sensible qui nous sont familiers. Un espace et un temps différents dont l'omniprésence semble croître avec les pratiques et usages des TIC; l'un et l'autre brouillant les repères dont nous avons hérité de la perspective géométrique qui a imposé, en son temps et pendant plusieurs siècles, un cadre pour percevoir le monde et nous y situer. À la faveur de cette hypothèse, la pluralité de l'espace qui caractérise la société contemporaine. Une pluralité remarquée par certains théoriciens – l'espace se déclinant en espace de loisir, espace des télécommunications, espace audiovisuel, camp de transit, etc. –, et notamment par M. Auge qui plaide pour la reconnaissance d'un nouveau type de lieu, les non-lieux, qu'il oppose aux lieux¹⁰. Cette multitude d'espaces comme l'existence des non-lieux n'indiquent-elles pas l'émergence d'un « espace » autre? Un « espace » dont la facture ou la nature ne seraient pas celles des lieux et de l'espace physiques? Quant au temps, la disparition de l'alternance des rythmes, diurne et nocturne, ou l'irruption de multiples dyschronies soulignées par certaines théories urbaines ne manifestent-elles pas l'apparition d'un temps autre, discontinu et non fléché qui se différencie du temps existentiel ou vécu?

Si l'espace et le temps sont questionnés et se situent au cœur des réflexions sur la ville et l'urbain, certaines théories désolidarisent ou délient l'un et l'autre? Comment envisager les conséquences conceptuelles d'abord, « perceptuelles » ensuite de ce déliement? Depuis la Renaissance, l'espace et le temps liés fermement encadraient nos perceptions du monde pour en être *in fine* les conditions nécessaires. Ce déliement de l'un, l'espace, avec l'autre, le temps, ne remet-il pas en cause, outre les concepts d'espace et de temps, les conditions dans lesquelles tout un chacun a appris à percevoir le monde? Incidemment, ce sont alors les conditions auxquelles est soumise la perception qui se voient interrogées, raison pour laquelle la difficulté à se repérer s'accroît dans un monde urbain de plus en plus complexe.

La complexité de la ville et de l'urbain, consécutive notamment de l'émergence d'une multiplicité d'espaces mais aussi de temps, n'est-elle pas liée éga-

10. AUGE M., *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, coll. « La Librairie du xx^e siècle », 1992.

lement et plus fondamentalement aux passages incessants entre des types différents d'espace et de temps ? En particulier, le rapport du temps instantané d'une consultation ou d'une liaison sur internet avec le temps existentiel qui inclut la durée ou le rapport du site électronique au lieu vécu, ces passages entre temps et espaces propres au virtuel et temps et espaces se rapportant au monde concret ne contribuent-ils pas ou ne renforcent-ils pas cette complexité ? Ne troublent-ils pas ou ne rendent-ils pas inefficaces les repères permettant auparavant de se situer ? Et les notions de ville globale, ville commutative, hyperville, métapolis, post-métropole, ville-territoire ou ville technologique, mises au premier plan par les théories urbaines actuelles, ne les pointent-elles pas du doigt ? Mais comment penser les relations, les passages, les liens entre le virtuel, l'immatériel et la réalité matérielle qui font aujourd'hui la ville et l'urbain ?

Comprendre la part de l'immatériel et de l'invisible et leurs rapports avec le matériel et le visible, au cœur de la ville et de l'urbain, en somme le rapport du virtuel à la réalité, n'appelle-t-il pas à une théorie qui pense le lien, la liaison et les mélanges ? Comment, en effet, comprendre les thèses en faveur du passage d'une économie de l'espace à une économie du temps ou les plaidoyers en faveur d'une métrique temporelle, une nouvelle métrique qui se substituerait à la métrique spatiale ? Ces thèses n'appellent-elles pas à considérer deux échelles ou deux types de temps et surtout leur point de rencontre ? Comment, en somme, appréhender les rapports nouveaux entre espace et temps, le temps s'affranchissant des distances, et le rapport entre « espace global » des transmissions et lieu situé ? Comment penser que les échanges immatériels, du fait de leur intensité, soient les causes de l'extension de la ville et de l'urbain, de la concentration urbaine et de l'hyperurbanisation actuelle ? Une notion comme celle de ville globale exprimant cet ensemble lié, immatériel et matériel. Comment saisir, en d'autres termes, ce que recouvrent l'hypermobilité des biens matériels et immatériels et les processus de fragmentation/segmentation et de polarisation du territoire qui l'accompagnent ? Si les notions telles la ville globale, l'hyperville, la métapolis, etc., redéfinissent une série de termes relatifs à l'espace plus qu'au temps, et engagent à une géographie nouvelle, comment apprécier les rapports inédits entre centre/périphérie ? Ne s'agit-il pas, dès lors, de mesurer l'importance des échanges immatériels comme matériels et ce qui lie les premiers aux seconds ? Dans une telle perspective où l'immatériel devient condition du matériel, c'est-à-dire où le monde virtuel est condition de l'urbain, comment comprendre qu'il ne s'y substitue pas, sauf à admettre que l'immatériel reste indifférent au matériel ?

In fine, si la pluralité des espaces et des temps fait écho à deux types de monde, un monde virtuel et un monde concret, comment les situer l'un par rapport à l'autre sans les confondre ni les opposer ? Les théories actuelles, qui pensent l'urbain, si elles dévoilent un espace et un temps autres, ne conduisent-elles pas, plus encore, à penser leur mélange, et à penser d'abord les liens entre les espaces physiques et les « espaces » du virtuel, ensuite les liens entre le temps existentiel ou sensible et le temps des transmissions électroniques et numériques ?

La théorie des incorporels des Stoïciens mobilisée par les pratiques du virtuel

Penser les liens, les relations entre ces deux types de monde au cœur de l'urbain, telle est la perspective qu'offre la théorie des incorporels des stoïciens¹¹. Une théorie revisitée ou réinventée d'abord par G. Deleuze¹² pour proposer une théorie du sens puis par A. Cauquelin¹³ pour échafauder une théorie de l'art contemporain.

Selon les stoïciens, schématiquement, l'univers se compose de non corps et de corps soit du monde des incorporels et du monde des corps. Toutefois ces deux mondes, monde vide et monde plein, ne s'opposent pas pour autant, le premier étant, contre toute attente, condition du second. Enfin, si les incorporels se distinguent des corps et en sont exclus, tout en étant des conditions de ces corps, c'est parce qu'ils n'affectent pas les corps et leurs propriétés, c'est-à-dire ne leur retranchent ni ne leur ajoutent rien. Ils sont en conséquence indifférents aux corps. Selon la théorie physique des stoïciens, il existe quatre incorporels : le vide, le lieu, le temps et l'exprimable. Ces incorporels sont liés et, dans un jeu avec le vide, sont conditions respectivement du lieu spatial, du temps existentiel et de l'exprimé qui se rapportent, eux, au monde plein ou au monde concret. Ainsi, que le lieu, le temps ou l'exprimé se retirent et le vide surgit mais sans les modifier. Dès lors, le passage du lieu incorporel au lieu spatial, ou du temps incorporel au temps vécu, ou de l'exprimable à l'exprimé peut-il se concevoir et devenir davantage compréhensible.

Pour résumer, quatre axiomes soutiennent la physique stoïcienne : selon le premier, l'univers se compose du vide et du plein soit d'un monde immatériel et d'un monde matériel ; selon le second, l'immatériel est condition du matériel ; selon le troisième et en conséquence, monde immatériel et monde matériel ne

11. Utiliser la théorie physique des Stoïciens peut sembler anachronique et en conséquence sinon hasardeux, du moins discutable. Cependant n'est-ce pas la théorie stoïcienne qui l'est, voire qui serait une théorie plagée par anticipation ? Le « plagiat par anticipation » étant un concept que j'emprunte à P. Bayard qui le théorise. Le plagiat se caractérisant par la dissimulation, les ressemblances et les dissonances. (*Le plagiat par anticipation*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2009.) Une théorie des incorporels plagée par anticipation en raison de sa trop grande dissonance avec sa réalité contemporaine, avec les autres théories qui lui sont contemporaines et avec celles qui lui sont postérieures, en raison de ses trop nombreuses ressemblances avec la théorie de G. Deleuze et avec la celle d'A. Cauquelin, en raison enfin de la dissimulation des auteurs qu'elle plagie, G. Deleuze et A. Cauquelin. *In fine*, si G. Deleuze et A. Cauquelin revisitent la théorie stoïcienne, le premier dans la perspective de s'écarter du dualisme réducteur au cœur de la philosophie occidentale et, la seconde, par sa confrontation avec l'art contemporain, cette mise au réel de la philosophie des stoïciens ne tient-elle pas davantage de la ré-invention plutôt que de l'interprétation ? Quoi que l'on puisse assurément identifier interprétation et invention, chaque lecteur ayant une lecture singulière à la faveur de son « livre intérieur », un autre concept théorisé par P. Bayard (*Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2007). Bref, une théorie plagée par anticipation, à juger du peu de faveur et de ferveur qu'elle a suscitées parmi les philosophes – de ses contemporains jusqu'à ceux qui leur ont succédé –, de la dissimulation des auteurs qu'elle plagie, de son écart avec sa réalité contemporaine, tandis que la réalité actuelle l'appelle. À la limite, la théorie des incorporels reste inintelligible, c'est-à-dire impossible à conceptualiser en dehors de sa confrontation avec la réalité actuelle qui agrège monde vide, le virtuel, et monde plein, la réalité physique.

12. DELEUZE G., *Logique du sens*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1969, rééd. 1994.

13. CAUQUELIN A., *Fréquenter les incorporels. Contribution à une théorie de l'art contemporain*, Paris, PUF, coll. « Lignes d'art », 2006.

s'opposent pas; enfin selon le quatrième et logiquement, monde vide et monde plein sont indifférents l'un vis-à-vis de l'autre.

Les incorporels, à être confrontés à l'architecture et à la ville actuelle, ne permettent-ils pas de mieux saisir leur rapport au virtuel, la nature de tels rapports et ce que recouvre le virtuel? Soit en d'autres termes, à apprécier les passages du virtuel à la réalité matérielle, sans pour autant les confondre ni que l'un se substitue à l'autre. Dès lors, que les échanges immatériels intensifient les échanges matériels, pour être parmi les causes de la concentration urbaine et de la polarisation du territoire, devient-il davantage intelligible. Le virtuel conditionnant le développement et l'extension urbaine, de la même façon que les incorporels sont des conditions des corps. En conséquence de quoi, les échanges immatériels ne se substituent pas aux échanges matériels. Autrement dit, le virtuel ne supprime pas l'urbain et, s'il en est la condition, lui est foncièrement indifférent, au même titre que les incorporels vis-à-vis des corps. Cette indifférence ne signe-t-elle pas également leur différence radicale? Tandis que les échanges matériels, qui se rapportent au monde physique, s'inscrivent ou marquent le territoire, selon des possibles, le domaine des échanges immatériels, qui relèvent du virtuel, n'est-il pas celui du vide et d'un vide conditionnel? Les programmes informatiques, la modélisation qui autorisent les échanges immatériels, autrement dit le virtuel apparaît ainsi comme un vide conditionnel, alors que l'urbain, lui, est un monde plein et concret qui obéit à une logique qui doit davantage au hasard et au possible qu'à celle de la condition. Aussi et bien que les échanges traversant l'urbain se rapportent à deux types de mondes, avec chacun leur logique propre, monde virtuel et monde physique se soutiennent-ils. Cet ensemble lié n'a-t-il pas *in fine* quelques similitudes avec l'univers théorisé par les stoïciens dans leur physique? Lire des théories urbaines avec le regard des stoïciens devient alors quasi apodictique, avec l'idée qu'une telle lecture donne des clefs pour se situer dans un monde de plus en plus complexe et pour se repérer dans un environnement qui apparaît de plus en plus globalisé et sans limite.

Dès lors et logiquement, une première partie revient sur les principes, au cœur de la logique de la communication, qui structurent l'architecture dite postmoderne, pour mettre l'accent sur l'un d'eux, la simulation. Pour mieux apprécier cette logique et cerner la logique de la production qui la précède, revenir aux principes de la logique de production structurant l'architecture moderne et à sa critique puis à celle de la ville moderne s'imposaient. Ce sont ces perspectives, dans un premier temps, qui sont travaillées et qui interrogent et questionnent tant des conceptions de l'espace que la simulation.

La seconde partie s'intéresse ensuite tant à l'architecture qu'à la ville ou à l'urbain traversés par le virtuel. À travers leur exploration du virtuel, les architectes dévoilent-ils les traits d'un espace inédit? Quant aux théories urbaines, comment envisagent-elles le virtuel et son rapport à l'espace physique? Et conceptualisent-elles le virtuel? Si l'espace et la géographie sont questionnés, attentives à l'hyper-

mobilité, les théories introduisent également à une réflexion sur temps. Rendent-elles ou non compte de la dualité du temps et comment? Considèrent-elles et en quels termes le rapport du temps virtuel, ou temps réel, au temps existentiel?

Enfin, une troisième partie interroge le virtuel et son statut. Déborde-t-il de sa dimension technique pour devenir un paradigme et de l'espace et du temps? Ou alors invite-t-il à saisir *via* une « pensée du mélange » deux sortes et de temps et d'espace et à comprendre leurs relations ou leurs liens respectifs? Mais les pratiques et les usages du virtuel, en désolidarisant le temps de l'espace, en introduisant un autre espace et un autre temps, n'interrogent-ils pas plus frontalement la perception et ses conditions. Comment en effet se situer et percevoir ce monde global où virtuel et réel se soutiennent mutuellement?